

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Manuel du voyageur sur les bords du Rhin

Richard

Paris, 1846

XII. De Boppart à Bingen

[urn:nbn:de:bsz:31-124919](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-124919)

XII. DE BOPPART A BINGEN,

9 lieues 174.

GAUCHE.	DROITE.
5 Salzig.	1 Kamp.
6 Weiler.	2 Bornhofen.
9 Hirsensch.	4 Sternberg.
11 Werlau.	5 Liebenstein (rocher).
12 Rheinfels (roches).	7 Unter et Ober-Kestert.
15 SAINT-GOAR.	8 Ehrenthal.
15 Urbar.	10 Welmich.
18 OBERWESEL.	Nochern (vill.).
20 Schoenberg (ruines).	14 Katz.
25 BACCHARACH.	16 Saint-Goarshausen.
24 Wernerskirche (église).	17 Lurleyfels-Echo.
26 Ober-Diebach.	19 Doerscheid.
28 Ober-Heimbach.	21 CAUB.
{ Sonneck.	22 Le Pfalz.
{ Dreieckshouse.	25 Lorch-Hausen.
29 { Assmannshausen.	27 LORCH.
{ Rheinstein.	
{ Strömberg.	
50 BINGEN.	

Le Rhin ne tarde pas à diriger son cours à gauche (1) : alors l'attention se porte sur les deux rochers majestueux et imposants de

STERNBERG et LÆEBENSTEIN, ou Die Bruder, *les Frères*. Du pied de ces rochers les vignes élèvent leurs branches, couvertes de grappes nombreuses, vers les cimes, qui, couronnées de murs décrépits et d'antiques chà-

(1) Consultez : Dalh, J., *Panorama historique et statistique du cours du Rhin de Bingen jusqu'à Coblenz*, 1855. 2 fl. 55 kr., ou un thal. 18 gros.

teux, produisent un contraste frappant, qui offre à la fois un emblème de vie et de mort, d'abondance et de stérilité.

LÉGENDE.

Dans le temps de la chevalerie, Liebenstein était le séjour d'un puissant baron qui consacra sa vieillesse à l'éducation de deux fils qu'il avait, et d'une jeune orpheline, héritière d'une immense fortune et éblouissante de beauté. Les deux jeunes chevaliers en devinrent tous les deux éperdument amoureux, sans cependant s'oser déclarer ni l'un ni l'autre. Le vieux baron proposa enfin à la jeune fille, qui s'appelait Elise, de choisir celui de ses deux fils qu'elle préférerait pour époux. Elise, qui avait découvert l'amour que les deux frères sentaient pour elle, n'osa se prononcer, craignant de rendre l'un malheureux en préférant l'autre. Alors l'aîné, animé de ces sentiments héroïques si à la mode à cette époque, renonça à ses prétentions : en conséquence, le cadet fut fiancé à la jeune fille. Quoique le fils aîné du baron vît sans jalousie le bonheur qu'il avait procuré à son heureux rival, il se retira cependant des lieux qui lui montraient sans cesse l'objet qu'il avait à jamais perdu, et entra au service de l'empereur. Dans ce temps-là saint Bernard, qui appelait aux armes les preux chevaliers du Rhin pour aller délivrer la Terre-Sainte du joug des infidèles, était à Francfort avec l'empereur Conrad. Tous les jours des gentilshommes, des écuyers et des gens d'armes, décorés du symbole de la croix, venaient de toutes parts se placer sous ses étendards. Le fiancé de Liebenstein, enflammé lui-même d'une ardeur guerrière, s'enrôla parmi les croisés, bien décidé à épouser sa chère Elise à son retour. Ni larmes ni prières, rien ne put l'arrêter ; et suivi de quelques compagnons, il se rendit à Francfort. Le vieux baron, qui avait commencé à faire bâtir sur la montagne voisine le château de *Sternenfels*, afin qu'il

fût le séjour de celui de ses deux fils qui épouserait sa pupille, mourut peu de temps après le départ du jeune chevalier ; et l'aîné revint en conséquence habiter le toit paternel. L'amour qu'il avait eu pour Elise se réveilla dans toute son ardeur ; mais les attentions ne s'éloignèrent jamais de la délicatesse avec laquelle il devait traiter celle qui était en quelque sorte devenue sa sœur.

Au bout de deux ans ils apprirent que le jeune chevalier revenait de la Palestine, et qu'il amenait avec lui une belle Grecque qu'il y avait épousée. L'absence, qui met à l'épreuve les amants, qui détruit ordinairement l'amour fondé sur la passion et raffermi celui qui est basé sur l'affection et l'estime, révéla au jeune croisé, lorsqu'il arriva « en Orient, sur cette terre du soleil, où la verdure de la terre, l'azur des cieux, se disputent le prix de la beauté, où les jeunes filles ont la délicate suavité de la rose ; où tout, excepté l'esprit de l'homme, est divin,..... » lui révéla, disons-nous, que le sentiment qu'il avait éprouvé était l'effet de la passion et non de l'amour.

La fidèle Elise, inconsolable et le cœur brisé de douleur, prit la résolution de passer le reste de ses tristes jours dans un couvent. Quant à l'aîné, indigné de la conduite de son frère, il lui envoya un cartel par le messager qui avait porté la nouvelle de son nouveau mariage, l'appelant à un combat mortel. Ils se joignent et vont s'attaquer, lorsque l'infortunée Elise se précipite entre eux, calme leur courroux, parvient à les réconcilier en partie, et prend elle-même le voile aussitôt après. Dès ce moment Liebenstein devint triste et solitaire, tandis que la joie et les plaisirs égayaient Sternfels. Les regards de la jeune Grecque, si pleins de passion, et ses charmes éblouissants, lui attiraient une foule d'admirateurs, et elle ne fut pas toujours insensible aux hommages des jeunes gentilshommes. Le chevalier aîné fut le premier qui s'aperçut que le bonheur conjugal de son frère était à

jamais détruit, et il ne tarda pas à le convaincre de son déshonneur. Celui-ci voulut d'abord plonger son épée dans le sein de son épouse infidèle; mais elle avait déjà pris la fuite. Les deux frères, en signe de respect pour la douleur et l'abnégation d'Elise, jurèrent de passer le restant de leurs jours dans le célibat; serment auquel ils restèrent fidèles. A leur mort, la famille se trouva éteinte, et les deux châteaux, tombant graduellement en ruine, reçurent le surnom de *Frères*.

Derrière ces deux montagnes de rochers, dans une vallée délicieuse, est situé le village de

BORNHOFFEN (Dr.), dans le duché de Nassau, et qui, dit-on, faisait partie du patrimoine d'Elise. L'église, qui était autrefois dédiée à la Vierge Marie, et qui était très-fréquentée par les pèlerins, fut bâtie par le fameux chevalier Broemser von Rüdesheim, dont le combat heureux avec un dragon, l'emprisonnement en Palestine, et le triste suicide de sa fille, laquelle, quoique fiancée, il voulait forcer à prendre le voile, par suite d'un vœu qu'il avait fait à cet effet dans la Terre-Sainte, en cas qu'il recouvrât sa liberté, forment une des légendes les plus intéressantes du pays. En 1676, Jean Hugo von Orsbeck, électeur de Trèves, y érigea un cloître qu'il annexa à l'église, laquelle fut aussi agrandie, et il fit du tout un monastère de capucins. En 1815 ce monastère fut supprimé. La jolie église gothique est encore consacrée au culte.

Hôtels : Il y a une auberge dans la partie du couvent qui donne sur le Rhin; elle porte pour enseigne : *Aux Frères*. Cette auberge est fort fréquentée à cause de son heureuse position et de ses bons vins. Outre les étrangers qui s'y arrêtent tout l'été, le voyageur y trouvera une société bien choisie et fort agréable.

Cette abbaye communique avec le village de

KAMP (Dr.) par le moyen d'une allée bordée de noyers. On prétend que les Romains établirent un camp sur la

montagne qui s'élève derrière ce village. On aperçoit un peu plus loin, à gauche,

SALZIG, village prussien, qui contient environ 800 habitants; il est entouré de vergers et de jardins plantés de cerisiers, dont le fruit est exporté en grande quantité dans le Bas-Rhin. En cet endroit les montagnes s'éloignent des bords du fleuve, et à l'extrémité d'une agréable vallée se trouve le petit hameau de

WEILER (G.), qui semble confus de son humble apparence, et paraît vouloir cacher sa pauvreté derrière les rochers, afin de ne rien diminuer de la richesse et de la beauté du paysage. Vers l'intérieur, et au milieu des montagnes, est situé le village de *Rheinbey*. — Ici la rivière coule audacieusement vers la gauche, et en suivant son cours on voit à gauche *Hirzenach*, appelé autrefois Hirzenau, ainsi que le beau et ancien prieuré appartenant à l'abbaye de Siegbourg, lequel est entouré de cabanes de vigneron. Près du village, et vis-à-vis de celui de *Niederkestert*, est un rocher qui élève à une hauteur considérable sa cime escarpée et pointue qui est couronnée d'un bois, tandis que sa base est plantée de vignes. Les montagnes du voisinage abondent surtout en ardoise, et les ouvriers qui la travaillent y entretiennent, par leur martellement continu, un bruit non interrompu, dont l'écho se répète au travers des airs.

On voit à *Niederkestert*, qui est situé à droite, les vastes ruines de son ancienne église paroissiale; et on aperçoit plus loin, en s'éloignant du rivage, *Oberkestert*. A mesure que l'on avance, on découvre à gauche *Holzfeld*, qui est à une certaine distance du fleuve, et en laissant la petite île de *Wörth*, formée par un groupe de rochers couverts de buissons, on trouve à droite *Ehrenthal* et les ruines de *Thurmberg*, tandis qu'on dépasse à gauche la mine de *Scheckenhof*. Derrière le petit village de

EHRENTHAL est une vallée sauvage du même nom, qui contient des mines d'argent, de cuivre et de plomb. On

trouve le long de la rive opposée, et en abondance, du basalte, de la chaux, de l'ardoise, du marbre et différents minéraux. Près du pied de la montagne, sur laquelle paraissent les ruines de Thurmberg au milieu de sites délicieux et pittoresques s'élève le village de *Welmich*, dont la population est de 500 habitants. On y remarque une vieille tour, et une église gothique qui, ainsi que le *château de Thurmberg*, appelé aussi « die Maus, » la *Souris*, et une partie de la ville furent bâtis par Kuno de Falkenstein, archevêque de Trèves, et reçurent alors le surnom de Kunobourg. Ayant cédé l'archevêché à Werner de Koenigstein en 1588, il se retira dans le château, afin d'y finir ses jours en paix et dans la tranquillité. Il fut ensuite habité par les baillis d'Oberwesel, de Welmich et de Boppard. A gauche, et un peu dans l'intérieur, est *Werlau*, où l'on trouve des mines d'argent et de plomb.

Ici le fleuve commence à pencher vers la gauche et se resserre un peu à l'endroit où les fortifications démantelées de

RHEINFELS (G.) s'offrent à nos regards étonnés et commandent l'admiration, ainsi que les belles ruines du château appelé « die Katze » ou *le Chat*, qui est près de la montagne sur laquelle on voit *Saint-Goarshausen* et *Neubruckhausen*. Sur la rive opposée, et tout près de Rheinfels, se trouve la ville de Saint-Goar. Rheinfels, élevant ses flancs majestueux du bord du fleuve, semble réclamer avec orgueil le titre éminent de « Rocher du Rhin ». Cette masse étonnante, se projetant sur les ondes, semble crouler sous le poids des imposantes fortifications bâties sur son sommet, et dont la force redoutable n'est égalée que par celle d'Ehrenbreitstein. Il y avait autrefois au sommet un monastère appelé Maltembourg, mais en 1245 ce séjour de la paix et de la religion fut fortifié par le comte Diether der Reiche, ou *le Riche*, de Katzenellenbogen, et converti en place forte, en ré-

ceptacle de rapine, d'où des droits étaient levés sur tous les bateaux qui voguaient sur le Rhin. Exaspérées par ces exactions iniques, soixante villes du Rhin réunirent leurs forces et assiégèrent, mais en vain, durant quinze mois, cette espèce de potentat. Elles appelèrent à leur aide d'autres villes, ainsi que plusieurs barons, et c'est de cette ligue qu'est née la Confédération du Rhin. Le fort fut enfin forcé de capituler; et la confédération prit et détruisit la plus grande partie des châteaux des autres barons, qui pillaient par terre et par eau. Ce fut à Rheinfels que quelques années plus tard un des chapelains du comte Diether essaya de faire périr la comtesse, en mettant du poison dans l'hostie qu'il devait lui administrer, crime pour lequel il fut ensuite brûlé à Cologne en 1472. Des Hessois, qui en 1699 se trouvaient maîtres du fort, résistèrent, sous le commandement du vaillant colonel Gortz, à une attaque supérieure des Français, conduits par le célèbre maréchal Tallard, qui enfin fut obligé de mettre le feu à son camp et de battre en retraite. Durant la guerre de la révolution, il se rendit cependant à la première sommation, aux républicains français qui le firent sauter et le détruisirent, en 1795. Les ruines de Rheinfels sont la propriété d'un riche particulier qui y a fait construire une belle maison de campagne entourée de jardins et de vignes, on y trouve aussi un *restaurant*. La jolie ville de

SAINT-GOAR (G.) ou de *Sand*, ou de *Santgewert*, ainsi qu'elle est aussi appelée, s'étend agréablement le long du fleuve, et contient environ 1,500 habitants.—*Hôtels*: du *Lys*, — de la *Poste*, — de l'*homme Sauvage*.—Cette ville tire son premier nom du bienheureux saint Goar, qui en l'an 570 ou 600 y bâtit une chapelle, à l'emplacement même où se trouve aujourd'hui l'église, qui fut construite par le comte Henri de Katzenellenbogen, en 1400, ou, selon Winkelmann, par le comte Philippe, en 1441. Des marches en marbre, une statue du saint et d'autres re-

liques furent trouvées sous le chœur. Quant à la dérivation du nom *Santgewert*, nous aurons occasion d'en parler plus tard. Le pont volant, qui était construit, a été détruit il y a quelque temps. Saint-Goar s'étend admirablement sur les bords du fleuve, et sur un rocher, derrière la ville, s'élève la forteresse ruinée de Rheinfels. — L'église luthérienne, qui renferme quelques jolies peintures sur verre, est assez remarquable. — L'église catholique possède quelques bons tableaux.

On appelait autrefois cette ville *Hausenthal*, de ce que les habitants portaient le nom de *Haussen*, dérivé du latin *Husnia*. C'est derrière la ville que l'on voit les ruines si belles et si pittoresques de l'ancien château de Neu-Katzenellenbogen. On l'appelle *Neu* (nouveau), pour le distinguer de l'*Alt* ou *Vieux* Katzenellenbogen, qui est situé entre Hoheinstein et Dietz, et qui par abréviation est aussi désigné sous le nom de *die Katze*, ou *le Chat*. Cette appellation vient de *Katten*, nom que portaient les anciens habitants qui demeuraient aux environs des hauteurs de Malchenberg ou *Melibocum*, ce qui fit nommer le pays *Katte-Melibocum*, d'où se trouve dérivé Katzenellenbogen. Ce pays appartenait autrefois à une famille noble, qui en portait le nom, mais il fut ensuite divisé, et la plus grande partie passa au prince de Hesse-Darmstadt, et le restant au landgrave de Hesse-Rheinfels. Ce château, qui fut bâti en 1595 par Jean III, comte de Katzenellenbogen, fut en 1807 détruit par les ordres de Napoléon. La haute tour du guet, qui est située sur le bord de la rivière, et qui n'a rien de remarquable, a été sans doute fort utile à ceux qui levaient des impôts. A une petite distance du rivage s'élèvent le village et la montagne de Petersberg. La montagne est couverte de vignes, dont le vin est excellent, et aussi estimé que celui de l'*Assmannshausen*.

Diligences de Coblentz pour Mayence, passant tous les jours.

Un peu au-dessous de la ville commence le vallon dit Mühlenthal, riche en vues pittoresques, et près du village de *Werlau*, à une demi-lieue du Rhin, se trouve une riche mine de plomb argentifère.

Le fleuve, qui près de St-Goar et de St-Goarshausen ressemble à un lac délicieux environné de montagnes, s'éloigne bientôt de ces beaux lieux, embellis par le pampre des vignes, et s'approche d'un passage étroit, où, formant une courbe, il se précipite avec impétuosité sur des rochers qui sont vis-à-vis, et y forme dans son cours rapide deux gouffres, ou tournants, près de la rive gauche. L'un s'appelle *Gewirr*, ou Confusion, et l'on a longtemps cru, mais à tort, qu'il avait communication avec le *Blinger Loch*; ce qui avait donné lieu à cette opinion, c'est que des planches et des débris de bateaux qui avaient été engloutis dans ce dernier furent trouvés près du *Gewirr*. Le nom de *Sandgewer*, auquel nous avons déjà fait allusion en parlant de la ville de St-Goar, doit probablement son origine au *sable* qui s'échappe de ce gouffre; et c'était sous cette appellation que ce lieu était connu avant qu'il eût celle de St-Goar. C'est sans doute par suite de la navigation périlleuse du fleuve dans ces parages que des maisons ont été, de temps immémorial, construites sur ses bords, afin que les habitants pussent prêter du secours aux bateliers peu habiles d'autrefois: et ce qui fait croire en outre que ce lieu est habité depuis bien longtemps, c'est qu'on a trouvé dans les environs des médailles frappées sous le règne de Tibère et de plusieurs autres empereurs romains. A mesure que l'on avance, le second tournant, ou gouffre, prend un aspect plus effrayant; et la terreur qu'il fait éprouver est encore augmentée par la vue des sombres rochers et de l'étroit défilé qui resserrent tellement le lit du fleuve qu'il y a à peine trois cents toises d'une rive à l'autre. Cet endroit s'appelle *die Banck*, ou *le Banc*, nom générique donné à tous les endroits où les bords du fleuve sont hé-

rissés de rochers. Le courant, qui y est très-profond, s'y trouvant obstrué par un groupe de rochers, dont les uns sont cachés et les autres visibles, y fait bouillonner et frémir de rage les ondes blanchissantes d'écume, et y forme un vaste gouffre; dans le court espace d'environ cent cinquante toises, le Rhin baisse de cinq pieds. Les grands radeaux y souffraient beaucoup jusqu'à ce qu'on se fût avisé de l'expédient que voici: — Un gros tronc d'arbre, appelé par les marins der Hund, ou le *Chien*, est à un certain endroit du fleuve détaché du radeau et lié à la poupe. Ce *hund* est bientôt englouti par le gouffre, et le radeau, étant entraîné vers la rive gauche, se trouve par cela même dans sa véritable direction.

Le fleuve, faisant maintenant un tour soudain, précipite dans un lit plus large ses ondes rapides, et coule autour de la base du vaste rocher de basalte de Lurley, appelé *Lurleysberg*, si célèbre par l'écho qu'il produit; écho qui passe pour un des plus merveilleux de l'Europe. Cet écho n'est plus, dit-on, aussi sonore que jadis, et l'on suppose que les masses qui se sont à différentes époques détachées du rocher, et qui sont tombées dans le fleuve, sont la cause de son affaiblissement; mais, quoi qu'il en soit, le son qu'il produit dépend beaucoup de l'état de l'atmosphère, et il varie selon que le temps est sec ou humide. Le son d'un cor, le bruit d'un pistolet ou d'un fusil, ou un cri, y est également répété cinq fois d'une manière bien distincte. La position la plus favorable à la production de cet écho est le milieu du fleuve ou un petit promontoire sur la rive gauche. Barthius parle de la célébrité de cet écho dans ses notes sur la Thébaïde de Stace; Marnier écrivit sous le règne de Frédéric II un poème en son honneur, et qu'il mérite, sans doute, à cause du plaisir innocent qu'il procure aux voyageurs.

Au moment du passage des bateaux à vapeur, un individu placé en cet endroit par les directions des compa-

gnies
des
effets
voudr
au-de
est si
parler
deux
ce qu
Rie
quell
conna
des s
ordin

Da
Lurle
vierg
qui
hatel
ser c
que,
ils m
répar
la ny
quels
mont
bonn
laïen
la be
tout
dans
le ch
desc

gnies, tire plusieurs coups de pistolet pour l'agrément des voyageurs qui peuvent alors se faire une idée des effets prodigieux de cet écho. — Les personnes qui voudraient visiter ce rocher doivent se faire débarquer au-dessous de Dammscheid. Le fleuve, en cet endroit, est si étroit que d'une rive à l'autre on peut s'entendre parler. Pendant l'hiver la glace s'amoncèle et prend des deux côtés; elle a quelquefois la hauteur d'une maison, ce qui est d'un effet terrible lors de la débâcle.

Rien de plus bizarre que les différentes causes auxquelles cet écho était attribué par les anciens, qui n'en connaissaient pas la véritable. De là les diverses légendes sur l'écho de Lurleysberg. En voici une qu'on cite ordinairement dans la contrée.

LA VIERGE DE LURLEY.

Dans les vieux temps, apparaissait quelquefois sur le Lurley, au déclin du jour et au clair de la lune, une vierge qui chantait d'une voix si agréable que tous ceux qui l'entendaient en étaient enchantés. Beaucoup de bateliers qui descendaient alors le Rhin, allaient se briser contre les écueils ou se perdre dans le gouffre, parce que, tout absorbés dans l'admiration de ces sons divins, ils mouraient comme la tendre fleur qui s'épanouit en répandant ses doux parfums. Personne n'avait encore vu la nymphe, si ce n'est quelques jeunes pêcheurs auxquels elle se présentait quelquefois au crépuscule, leur montrant où ils devaient jeter leurs filets, et ils faisaient bonne capture lorsqu'ils suivaient son conseil. Ils parlaient alors partout où ils se trouvaient des grâces et de la beauté de l'inconnue. Ces récits se répandirent dans tout le pays. Le fils d'un comte palatin, qui tenait sa cour dans la contrée, apprend l'admirable histoire, et, prenant le chemin de Wesel, il monte dans un batelet et se fait descendre jusqu'au lieu dont on faisait tant de bruit.

C'était au coucher du soleil, et l'étoile du berger dépassait l'horizon lorsqu'il arriva au Lurley. La voyez-vous, la maudite magicienne ? dirent en ramant les bateliers ; c'est elle. Le jeune comte l'aperçoit effectivement, assise sur les revers de la roche ; les boucles de ses cheveux plus éclatants que l'or étaient resserrées par une couronne des plus belles fleurs. Il entend les mélodieux accents, il n'est déjà plus maître de lui-même, force les matelots de s'approcher du rivage, et veut franchir l'espace pour saisir la nymphe ; mais son pied mal assuré glisse, et il s'enfonce dans les flots écumants, qui l'enveloppent de toutes parts.

La nouvelle de l'événement funeste ne tarde pas d'arriver aux oreilles du malheureux père. Le comte est saisi d'effroi, la douleur et la colère déchirent son cœur ; il ordonne aussitôt de s'emparer de la nymphe et de la lui livrer morte ou vive.

Le plus valeureux des capitaines est chargé de la dangereuse expédition : il a juré de précipiter la magicienne dans les flots ; il craint que dans le trajet elle n'emploie la ruse ou les charmes pour briser ses fers et se mettre en liberté. A l'entrée de la nuit la roche est environnée d'un nombreux corps de cavaliers qui forment un demi-cercle jusqu'à la rive du fleuve. Trois des plus courageux l'accompagnent. La nymphe est sur le sommet du Lurley ; ses mains sont entrelacées d'une ceinture de coraux d'ambre. Elle voit arriver les ravisseurs et leur demande ce qu'ils cherchent. — C'est toi, magicienne empestée ! — Viens. — J'y vais ! — Qu'il vienne, lui dit la fille en souriant. A ces mots, cette nouvelle Circé jette sa ceinture dans le fleuve, et chante :

Entends ma voix, puissant père des eaux !
Fais partir sans délais tes rapides chevaux ;
Qu'attelés à ton char ils conduisent ta fille
Dans les grottes. . . .

Sa voix est coupée par les mugissements d'un violent

ouragan. Le Rhin bouillonne, les flots couvrent la plaine et les hauteurs de leur blanche écume. Deux vagues ont la forme d'une couple de chevaux d'une blancheur éblouissante. Ils volent prompts comme l'éclair, ils s'élèvent à la cime du rocher, emmènent dans l'abîme des eaux la nymphe qui disparaît à jamais.

A cet aspect, le capitaine reconnaît l'ondine sur laquelle aucun humain n'a de puissance. — Il revient au palais où il aperçoit le jeune comte, qu'une onde bienfaisante vient d'y déposer.

Depuis ce temps l'ondine du Lurley ne s'est plus fait entendre, quoiqu'elle continue de fréquenter la montagne et de se jouer des bateliers.

Jadis, avant que la raison de l'homme fût capable de comprendre les phénomènes de la nature, on était toujours disposé à les attribuer à un agent surnaturel. Les passions se donnaient une plus libre carrière, et l'imagination avait une mine inépuisable d'inventions. C'est à cette influence que nous devons les romans de chevalerie; mais aujourd'hui que le règne de la raison a remplacé celui des passions, que l'instruction est plus répandue, que nous avons de nombreuses écoles et des feuilles périodiques à deux sous, dans lesquelles on trouve des explications sur l'hydraulique, la pneumatique, l'acoustique et d'autres branches de la physique, l'individu de l'intelligence la plus ordinaire peut se rendre raison de ce qui autrefois paraissait un mystère impénétrable. Ainsi l'écho dont il est ici question est l'effet naturel de la formation singulière des deux rives, qui, serpentant sur deux lignes parallèles, favorisent la transmission du son.

Le paysage d'alentour est excessivement agrèste, romantique et pittoresque, et l'effet en est encore relevé par la stratification extraordinaire des rochers. On pêche de beaux saumons en jetant des filets le long du rocher.

Le fleuve, se dirigeant ensuite à gauche, nous offre

les ruines imposantes du château de *Schœnberg*, et la ville si pittoresque d'Oberwesel. A droite, et à une certaine distance de la rive, est situé le petit village de Babach. C'est dans cet endroit du Rhin qu'on voit les sept petits rochers appelés les *Jungfrauen*, ou *Vierges*, dont la légende historique est mêlée avec celle des sept belles comtesses de Schœnberg. Un peu plus loin on laisse à droite les ruines du château de Rinck et l'on arrive à

OBERWESEL (G.).

Nous doutons qu'il y ait sur les bords du Rhin une ville qui offre une plus grande variété de sites qu'*Oberwesel*, ou le *Hautwesel*.

Hôtels : du Rhin (Reinischer Hof); de Trèves (Trierischer Hof).

Le sublime, le pittoresque et le beau y forment un ensemble admirable; et, soit que la vue plane sur la ville, sur ses vieilles murailles crénelées, sur les tours, sur les églises, sur les collines environnantes, sur les ravins couverts d'arbres, ou sur les champs de vignes, tout y offre le plus vif intérêt, tout y enchante l'œil. Cette ville est fort ancienne : les Romains l'appelaient *Vesalia superior*, et quelques historiens des premiers siècles *Vesavia* et *Ficelia*. Sa population est à présent de 2,600 habitants. On prétend que le christianisme commença à y fleurir sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère. Vers le milieu du XIII^e siècle elle fut déclarée ville impériale, et fut une des premières villes du Rhin qui firent hommage au frère de Henri III, le duc de Cornwal, en sa qualité d'empereur Richard d'Allemagne. En 1512 l'empereur Henri VII la céda à son frère Baldwin, archevêque de Trèves, en récompense des services qu'il en avait reçus durant les guerres civiles. Elle continua cependant encore quelque temps à faire partie de la souveraineté de l'électorat. — En 1551, l'archevêque y bâtit l'église collégiale de *Notre-Dame*, qui est située, ainsi

que son clocher pointu, sur les bords du fleuve; le chœur est un bel ouvrage et mérite d'être vu; ses voûtes sont superbes. Cette église renferme encore de vieilles statues, des tombeaux et de beaux tableaux. On voit dans l'église des Mineurs (l'ancienne église Saint-Martin) une bonne copie de la Descente de Croix de Rubens, faite par son élève Diepenbeck. Les murailles énormes et les grosses tours, les restes nombreux de grands édifices et d'habitations détruites donnent encore une idée de l'ancien aspect et de l'importance de cet endroit. — On voit quelques curiosités sur la partie antérieure de l'ancienne muraille, qui est jointe par une voûte à la muraille extérieure: ce sont, sur les piliers, des ornements bizarres d'un style inconnu.

C'est près des murs délabrés de la ville, et non loin du Rhin, que sont situés les restes pittoresques de la chapelle gothique qui fut érigée en l'honneur du jeune et innocent saint Werner, que les Juifs firent expirer dans les supplices. On y voyait autrefois le pilier de bois auquel il fut attaché, et sur lequel était l'inscription suivante: — « *Anno: hat Werner von Wammenraid den Tod gelitten 15 kal. Maj.* » — La *Tour ronde*, vue du Rhin, offre aussi un coup d'œil agréable.

Avant 1680, époque où la ville d'Oberwesel fut prise, pillée, incendiée et détruite par les Français, elle était remarquable par ses églises, par ses couvents, par ses clochers, par ses cloches et par la somptuosité des autels. Depuis, elle n'a fait que décliner; et à peine y voit-on quelques traces de sa grandeur primitive, de son ancienne beauté. On y voit, dominant la ville en ruine, un rocher vaste et escarpé, dont le sommet est couronné des restes du noble *château de Schönberg*, la propriété d'une ancienne famille dont l'origine remonte jusqu'au règne de Charlemagne. Avant le XI^e siècle Schönberg était appelé *Belmont*, et dans le XVII^e, un membre de cette famille fut illustré dans les annales

britanniques : c'est de Frédéric de Schœnberg, duc de *Schomberg*, que nous parlons : il naquit en 1608, et était fils de Schomberg, qui avait épousé la fille d'Edmund, lord Dudley. Le duc fit ses premières campagnes dans les Provinces-Unies, et devint le confident de Guillaume II, prince d'Orange. A la mort de celui-ci, qui eut lieu en 1650, il se retira à Paris, où il s'acquit une telle réputation qu'il était regardé, après le prince de Condé et Turenne, comme le plus habile général du royaume. Il fut fait maréchal de France à son retour de Portugal, où il avait réussi à préserver la maison de Bragance du joug dont la menaçait la famille de Castille. Comme il était sincèrement attaché à la religion protestante, il fut, lors de la révocation de l'édit de Nantes, obligé de sortir de France. Il accompagna en Angleterre Guillaume, prince d'Orange, qui, ayant été fait roi, le nomma commandant en chef des troupes britanniques. Ayant été naturalisé par un acte du parlement, il fut créé baron Teis, comte de Brentford, marquis de Harwich et duc de *Schomberg*, corrompu de *Schœnberg*. Etant allé en Irlande pour tenir tête au roi Jacques, il fut tué le 4^{er} juin 1690, à la bataille de la Boyne.

C'est dans la vallée qui est près du château qu'est situé le joli hameau d'*Engenhœlle*; et quoique le vin qu'on récolte sur les deux rives du fleuve, dans le voisinage d'Oberwesel, soit en général estimé, cependant le vin rouge d'Engenhœlle est encore regardé comme supérieur. Le Rhin y abonde en saumons.

Vis-à-vis d'Oberwesel, le rocher escarpé et presque perpendiculaire de Rostein, ainsi que toute la chaîne de montagnes, contenant surtout de l'ardoise jusqu'à Caub, offre jusqu'au sommet une série successive de vastes marches entièrement tapissées de vignes.

Le *Pfalz*. Ce château, en forme de polygone, fut bâti par un comte palatin, pour servir de péage, sa position le rendant très-propre à cet usage. La tradition dit que

les comtesses palatines se rendaient dans cette sombre retraite pour faire leurs couches, afin d'assurer à l'héritier un droit légal à la possession de la propriété. Ce bâtiment, qui contient plusieurs cachots, fut converti plus tard en une prison d'état; il renferme aussi un puits remarquable creusé dans le roc, et dont la source est étrangère aux eaux du Rhin. Cet édifice curieux a, du côté de la rive droite, une trappe par laquelle on parvient à un escalier étroit qui conduit jusqu'en haut. On montre à l'étranger la chambre dans laquelle les princesses palatines devaient faire leurs couches. — Ce château appartient au duc de Nassau. Quelque enthousiasme que l'on éprouve à la vue du paysage délicieux qui caractérise cette contrée, il faut convenir qu'il existe peu d'endroits moins propres à consoler d'une retraite forcée. Le lecteur connaît sans doute le charmant récit légendaire de l'emprisonnement et de l'élargissement de la belle comtesse Guda du Palatinat, contenu dans les *Légendes du Rhin*, de la plume facile et élégante de M. Grattan, ce qui doit lui donner un nouvel intérêt aux yeux du touriste anglais. La petite ville de

CAUB (D.) s'élève sur un très-beau site, presque vis-à-vis du palatinat, sur la rive droite du fleuve, et contient environ 4,500 habitants. Elle était autrefois la propriété des comtes de Nuringen, dont la maison s'éteignit au XIII^e siècle; depuis 1802 elle fait partie du grand-duché de Nassau. Les vignes des environs produisent d'excellents vins du Rhin, formant, avec les mines d'ardoises du pays, un produit considérable. — Les deux principales auberges, sont la « Stadt Heidelberg, » ou la *Ville-de-Heidelberg*, et la *Couronne*. La ville était autrefois une place très-forte. Elle est appuyée au château de Gutenfels ou *Gudensfels*, dont les murs crénelés couronnent un rocher escarpé. Les ruines sont très-pittoresques, et paraissent bien capables, grâce à leur force massive, de triompher, comme autrefois, de toutes les attaques.

C'est la seule forteresse que les Français épargnèrent dans leurs premières campagnes; elle fut toutefois démolie en 1807. Le château porta d'abord le nom de *Cub*; mais on lui a depuis donné celui de Gudenfels, ou *roc de Guda*, par suite du séjour qu'y fit la comtesse Guda, dont la beauté captiva l'empereur Richard. Près de la rivière, un roc saillant forme une espèce d'alcove naturelle, d'où le roi Gustave-Adolphe donna l'ordre d'attaquer les Espagnols qui occupaient la rive opposée. C'est à trois quarts de mille au-dessus de Caub que l'armée prussienne, commandée par le maréchal Blücher, traversa le Rhin, le 1^{er} janvier 1814, et marcha sur Trèves. A une lieue dans l'intérieur, dans la vallée romantique de Sauerthal, on voit les ruines du château fort de Sauerburg, situé sur le sommet d'une montagne presque couverte de bois. En 1692 il devint l'apanage de François de Sickingen, dont la famille le possède encore aujourd'hui. On l'appelle maintenant le château de Sickingen; son premier nom était dérivé d'une source minérale de la vallée. Au pied des montagnes qui s'élèvent au-delà de Caub, était jadis le château de Rheinberg, situé sur les bords de la rivière Wisper, derrière le village de Ramsel.

Le Rhin serpente vers la gauche, et l'on remarque dans l'intérieur le village de Henschhausen. Passant un banc de sable, qui se trouve sur la droite, on arrive bientôt à l'ancienne ville de

BACHARACH (G.) *Hôtels* : de la Poste;— de l'Arbre-Vert. —La nature semble avoir épuisé ses trésors pour embellir le pays situé entre cette ville et Oberwesel, tant on y découvre à chaque pas de nouveaux sites; ces vues seules suffiraient pour nous donner une idée du pittoresque. Après avoir passé le tournant appelé *das wide Gefaerth*, qui n'offre de danger au navigateur que pendant les coups de vent, qui peuvent faire échouer les bateaux sur les rochers de la rive droite, on arrive à l'ancienne ville de

Bacharach, dont l'aspect est à la fois sombre et pittoresque. Douze tours défendent ses antiques murailles, et l'on voit encore les belles ruines du château de Stahleck, jadis le terme des murailles de la ville. L'origine du nom atteste la haute antiquité de cette place : il dérive de *Bacchi ara*, qui signifie *autel de Bacchus*; les Romains y ayant érigé un autel consacré au dieu du vin, que l'on croit avoir existé sur le rocher qui se trouve entre la rive et l'île dans le fleuve près de Bacharach, et appelé autrefois *Heylesse Wærth*. Ce roc n'est aujourd'hui visible que pendant les sécheresses, et lorsque les eaux sont basses. Quand il paraît sur la surface de l'eau, les habitants s'en réjouissent comme d'un augure favorable à la vendange. Cet endroit isolé était bien propre à servir au placement des images, *oscilla*, qui paraissent comme autant de stations d'où le dieu joyeux pouvait veiller à la conservation des vignes chéries. Le voisinage est tellement fertile en vignes, que l'on pourrait croire que les prêtresses n'auraient eu qu'à frapper la terre de leurs *thyrses* pour en faire jaillir des flots de vin. Aujourd'hui encore le breuvage qu'on y récolte est digne des immortels. La supériorité de ce vin est assez prouvée par le fait historique que l'empereur Wenzel préféra quatre *funders* (un funder contient à peu près 1,600 pintes de Paris) à 10,000 florins que lui offrait la ville de Nuremberg, afin de racheter ses privilèges, qu'il avait suspendus, et le pape Pie II, mieux connu sous le nom d'*Eneas Sylvius*, reçut tous les ans un *funder* de ce vin pour sa table. Les distiques allemands suivants attestent la réputation dont ce vin jouissait dans les temps reculés :

Zu Bacharach am Rhein, zu Klingenberg am Mayn,
Und Wurtzburg an den Stein, wachsen die besten Wein.
Zu Bacharach am Rhein... zu Klingenberg am Stein —
Zu Hochheim an den Mayn — da giebt's die besten Wein.

Voilà, sans doute, d'anciennes autorités en faveur des

vins de Bacharach ; mais le fumet qui les distingue en prouve bien mieux la supériorité. Une partie de la ville est située sur le penchant d'une montagne couverte de vignes ; l'autre partie longe le Rhin près de la gorge d'une vallée étroite. On dit que l'aspect de la ville, qui est très-pittoresque, présente en miniature celui de Jérusalem, par sa position et le style de son architecture. Les hauteurs escarpées qui sont derrière sont couronnées des ruines du *château de Stahleck*, où l'on jouit de la vue d'un des plus beaux paysages du Rhin. C'est le roi de Prusse actuel qui en est le propriétaire, et l'acheta lorsqu'il n'était encore que prince royal, et le fera, dit-on, réparer. Pendant la guerre de trente ans, ce château fut détruit, mais il fut rebâti par l'électeur Charles-Louis, et bientôt après le château, ainsi que la ville, furent dévastés. Les Français firent sauter le premier pendant la guerre de la succession de la maison d'Orléans. Au pied du château sont les ruines de l'église de Saint-Werner, qui offrent un beau modèle d'architecture gothique, d'une époque où ce genre avait atteint le plus haut degré de perfection.

L'église principale, consacrée au culte protestant, fut bâtie au douzième siècle et est remarquable par son architecture. On voit, du côté de Rheindiebach, les ruines du couvent de Fürstenthal. Bacharach renferme environ 4,700 habitants, qui font un commerce florissant en vin, en fer, en amidon et en bière ; ce dernier article est d'une qualité supérieure. Les vignes qui couvrent les montagnes rocailleuses du *Vogtsberg* et du *Kahlberg* produisent un vin fameux par son fumet délicat, qui tient de la saveur du muscat. Sous les couches d'ardoises que ces montagnes recèlent, on trouve du charbon de terre et du *petroleum*, ou huile de rocher. Près de Bacharach commence la route construite par l'électeur Charles-Théodore, pour le transport des marchandises depuis le Rhin jusqu'à Simmern et jusqu'aux bords de la

Moselle. Il passe près du village de Steegs, derrière Stahleck, au travers de la vallée nommée Steegerthal, où l'on voit les ruines de l'ancien château de Stalberg, autrefois habité par les comtes palatins.

A un mille de Bacharach, on voit près du petit village de Rheindiebach, les ruines pittoresques de *Fürstfels*, ou *Fürstenburg*, qui couvrent un roc escarpé. Un ravin profond et étroit, environné de hautes montagnes, vient aboutir à la belle vallée du Rhin, près du roc, et rend cette petite forteresse presque inaccessible de ce côté. Une espèce de fossé, taillé dans le roc, isole le château des hauteurs environnantes. Le seul chemin par lequel on pût y parvenir, paraît avoir eu un pont fort étroit qui traversait ce fossé. De ce château, fortifié par l'art et par la nature, les seigneurs de Füstemberg levaient des tributs sur les voyageurs. On raconte qu'un comte de Nassau, qui venait d'être élu roi des Romains, y fut enfermé et forcé de payer rançon. Les vignes des environs des ruines produisent des vins blancs et rouges très-estimés ; à l'entrée du ravin est un écho fort remarquable. Le village de Lorchhausen, qui faisait autrefois les limites du Bas-Rhingan, est situé sur la rive droite du fleuve. On voit, sur le sommet de la montagne, appelée Bischofsberg, les ruines de *Sareck*, qui autrefois défendait la frontière. A peu de distance de là est l'ancien bourg de Lorch ou *Lorrick*, que l'on prétend avoir été bâti par les Romains, quoique l'on n'en trouve aucune mention dans les annales du pays avant l'année 852.

Lorch (Dr.) est situé vers l'extrémité de la vallée de Wisperthal, arrosée par la rivière de Wisper, dont les eaux s'unissent en cet endroit avec le Rhin. On y compte environ 1,800 habitants. Lorsque le vent souffle du nord dans cette vallée, il y produit le phénomène appelé dans le pays *Wisperwind*, un vent qui chuchote ou murmure.

On voit, entre Lorchhausen et Lorch, près du Wisperthal les ruines du château de Nollingen, qui occupent le

site d'une forteresse romaine : la vue que l'on y découvre est à la fois étendue et magnifique. Lorch forme la limite septentrionale du Rhingau, et était jadis défendu par un château bâti par l'archevêque Henri III, en 1348, et dont on voit à peine aujourd'hui les ruines. L'église porte l'empreinte d'une haute antiquité. Près de la ville se trouvent les ruines du château de Fürsteneck, qu'on appelle aussi *Stollingen*, et au delà on voit la montagne de Kedrich, ou die Teufelsleiter, *Echelle du diable*. Cette montagne, rapide et escarpée, est très-difficile à gravir; ce qui a donné lieu à la tradition populaire, qui porte que sa majesté satanique fut la première qui parvint à son sommet.

L'ÉCHELLE DU DIABLE. — LÉGENDE.

On voit à Lorch, sur les confins du Rhingau, quelques débris d'un vieux burg. Ce fut la demeure de *Sibo de Lorch*, forte épée, mais d'une humeur bizarre et peu sociable. On frappe à sa porte dans une nuit orageuse; c'était un petit vieux bonhomme qui demandait l'hospitalité. Le chevalier refuse brutalement de recevoir l'étranger.— Tu me le payeras, rumine dans sa barbe le petit homme, et il se retire. Le sire de Sibon oublie bientôt cette insignifiante visite; mais le lendemain, lorsqu'on sonne le dîner, sa fille, dont les beaux traits commençaient à se développer, son unique enfant, qui n'a que douze ans, a disparu. Il la fait chercher partout, lui-même se fatigue en inutiles perquisitions. Il rencontre enfin un jeune pâtre qui lui raconte que le matin il a vu une petite fille qui cueillait des fleurs au pied de la montagne escarpée de l'inaccessible Kedrich, que tout à coup étaient venus de petits hommes bien vieux qui avaient pris la petite fille par les bras et l'avaient emportée en grim pant au haut de la montagne aussi facilement qu'un autre aurait couru dans les prés. Ah! mon

Dieu ! ajouta-t-il, faisant un signe de croix, ce sont sûrement les terribles lutins qui tiennent leur sabbat là haut sur le Kedrich, et qu'il est si aisé de fâcher. Le chevalier regarde avec effroi vers la montagne, et voit effectivement sa fille *Garlinde* qui était tout en haut et semblait lui tendre les bras.

Il rassemble aussitôt ses gens, espérant en trouver un qui saura grimper à la cime, mais inutilement. Il leur fait apporter des outils pour pratiquer un chemin. Ils s'empressent d'y travailler, mais à peine se sont-ils mis à l'œuvre qu'une énorme roche roule du haut en bas et les force de prendre la fuite, et une terrible voix se fait entendre : C'est ainsi que je me venge d'un refus d'hospitalité. Le sire Sibon ne néglige aucun moyen de tirer sa fille des mains de ces esprits malfaisants. Il fait des vœux, répand à pleines mains les aumônes, donne aux pauvres, aux couvents, et ne sait plus comment s'y prendre. Les jours, les semaines, les mois s'écoulent, sa seule consolation est de savoir que sa fille vit encore ; car le matin et le soir, ses premiers et ses derniers regards sont fixés sur le Kedrich, et toujours il voit sa fille ; elle est là, elle regarde au fond du vallon.

Les gnomes n'épargnent rien de ce qui peut lui conserver la fraîcheur et la santé. Un petit pavillon tapissé de coquilles, de cristaux, de brillantes pierres de couleur, des robes, des colliers de corail ; des chants mélodieux, des contes merveilleux, une table abondamment pourvue de laitage et des fruits des vergers : rien n'est négligé pour rendre agréables les jours de sa captivité. Une vieille gnome surtout prend à tâche de lui plaire, et lui dit souvent à l'oreille : — Courage, ma fille, je te prépare un bon trousseau ; une reine n'en donne pas tant à sa fille.

Il y avait déjà quatre ans que la pauvre *Garlinde* avait été enlevée, et son père renonçait à toute espérance de la revoir, lorsque *Ruthelm*, jeune et brave chevalier,

revient de Hongrie, où il avait acquis beaucoup de gloire en combattant contre les infidèles. Son burg n'était qu'à une demi-lieue de Loreh, et dès qu'il apprit le malheureux sort de Garlinde, sa grande âme conçut le dessein de la délivrer. Il vint donc trouver le père désolé, et lui fit part de son projet.

Sibo lui présente la main : — Je suis riche, dit-il, je n'ai que cette enfant ; si tu peux me la rendre, elle est à toi.

Aussitôt Ruthelm va sonder les alentours du rocher, il examine s'il y a pas moyen d'y parvenir, mais ce n'était qu'un mur uni comme une planche, et qui ne présentait aucun accès ; pensif et consterné, il se tient là debout jusqu'à l'entrée de la nuit ; déjà il reprenait le chemin de son burg, et voilà qu'un petit nain l'aborde et lui dit :

— N'est-ce pas, beau sire, vous avez ouï parler de la belle Garlinde qui est là haut sur cette roche ? C'est ma pupille, si vous la voulez pour épouse, je vous l'accorderai.

— Tope ! dit le chevalier en lui tendant la main.

— Je ne suis qu'un nain à vos yeux, dit le petit bonhomme, mais je tiens parole de géant. La belle enfant est à vous ; mais prenez garde, à condition que le chemin ne vous paraisse pas trop difficile ; mais vraiment le prix vaut le travail, car, foi de nain, pas une fille du Rhingau ne lui disputerait le prix de la beauté.

Le petit vieillard sourit et disparaît dans le bois ; cela donna à Ruthelm le sujet de penser qu'il se moquait de lui. Il jette encore les yeux sur le rocher, murmurant à demi-voix : Ah ! si l'on avait des ailes pour planer jusqu'à la cime !

— On peut y parvenir sans ailes, dit une voix. Le chevalier stupéfait regarde autour de lui et voit une petite vieillotte qui lui frappe familièrement sur l'épaule.

— C'est mon frère qui vient de vous parler. J'ai en-

tendu tout ce qu'il vous a dit. Le père de Garlinde l'a offensé, mais il en est bien puni depuis quatre ans, et la pauvre fille n'y peut rien. C'est une belle et bonne enfant, bien compatissante, qui ne serait pas capable de refuser le couvert. Je l'aime comme ma fille, et je ne souhaiterais rien tant que de savoir un bon chevalier qui en fasse sa compagne. Mon frère vous a donné sa parole, et nous ne manquons jamais à nos promesses. Prenez cette clochette, descendez au Wisperthal. Vous trouverez l'entrée d'une mine ombragée d'un hêtre et d'un sapin qui croissent du même tronc. Entrez-y sans crainte et sonnez trois fois la clochette : mon frère le jeune y demeure et vient dès qu'il entend ce signal. Vous lui direz, pour vous faire connaître, que c'est moi qui vous envoie; priez-le de vous faire une échelle aussi haute que le Kedrich, et vous pourrez parvenir au sommet sans danger.

Ruthelm suivit ponctuellement ce conseil, courut au Wisperthal, trouva la mine abandonnée et donna trois coups de sonnette; au troisième, parut, du fond de la mine, un petit nain, vieux grison, une lampe de mineur à la main, et il demanda à Ruthelm ce qu'il voulait. Le chevalier lui exposa le sujet de sa visite, et reçut l'ordre de se trouver au point du jour au pied du Kedrich, et le nain, tirant un sifflet du fond de sa gibecière, siffla trois fois; et voilà que toute la vallée fourmille de gnomes armés de cognées, de scies, de marteaux. Le chevalier entend encore dans l'éloignement le fracas des arbres renversés, le bruit des haches qui entaillent et aplanissent, le choc des marteaux qui rassemblent les pièces et enfoncent les chevilles. Son cœur palpite d'espérance et de joie. Il se rend au Kedrich dès le chant du coq et trouve l'échelle posée et bien affermie. Il frémit au premier échelon et prend courage à mesure qu'il avance. Enfin, il est à la cime au moment où l'aurore commence à dorer les montagnes, et Garlinde est là, couchée sur

un lit de mousse, environnée de l'églantine épineuse et du parfum des plus éclatantes fleurs de la montagne. Elle était profondément assoupie. Le chevalier est immobile à la vue de cette beauté; ses regards en savourant les charmes comme l'abeille des bois pompe le suc délicieux des fleurs de la forêt. Elle se réveille et ouvre de beaux yeux bleus, dont le chevalier ne peut supporter l'éclat. Il s'agenouille devant elle, et lui dit qu'il vient pour la conduire à son père.

Garlinde rougit, verse quelques larmes et sourit comme l'astre du matin se mire dans les pleurs de l'aurore.

Alors paraît le vieux nain qui avait enlevé la belle Garlinde, et derrière lui la bonne vieille qui voulut servir de mère à la charmante captive. Le nain fronce un peu le sourcil à la vue du chevalier, mais il voit l'échelle, devine toute l'intrigue, rit aux éclats, et dit: Ce sont sûrement ces vieux cœurs amollis qui ont tout complété. Prends celle que tu cherches, et sois plus hospitalier que son père; mais il faut que de nouveaux périls payent sa rançon. Va-t'en par où tu es venu, nous saurons bien te la renvoyer par un chemin plus commode.

Ruthelm ne se le fit pas dire deux fois. Pour Garlinde, le vieillard et sa sœur la conduisirent par un souterrain jusqu'au pied du roc où était ménagée une secrète sortie. La vieille, en quittant sa protégée, lui remit une cassette de pierreries et lui dit: — Prends, mon enfant, voilà ta dot que je t'ai amassée. Garlinde remercia les larmes aux yeux.

Ruthelm, en possession de son amante, la mena au burg. Qui pourrait décrire la joie et les transports de l'heureux père en revoyant l'unique objet de sa tendresse! Corrigé par cette longue épreuve, son cœur s'ouvrit au plaisir d'obliger ses semblables; depuis ce temps, tout étranger, qui se présentait à Lorch, y était reçu et bien traité pendant huit jours. Ruthelm obtint la main de Garlinde, et l'heureux couple vécut longtemps dans le

bonheur. Chaque fois que Garlinde était en couches, la bonne vieille apportait un riche présent au nouveau-né.

L'échelle merveilleuse subsista longtemps. Les voisins la regardaient comme l'ouvrage d'un esprit malfaisant. C'est ce qui fait qu'ils ont donné le nom d'Échelle du Diable au rocher du Kedrich.

LE WISPERTHAL.

Il y a derrière Lorch un vallon sauvage et solitaire où ne se rencontrent que quelques pauvres chaumières. Longtemps ce n'était qu'un désert, car, si quelquefois les voisins venaient à y pénétrer, ils éprouvaient des angoisses, et se trouvaient tellement harcelés par des lutins, qu'ils se sauvaient au plus vite, on dit même que plusieurs y firent une malheureuse fin. Il y a bien des siècles que trois jeunes gens faisaient en partie de plaisir un voyage du Rhin. Ils étaient de Nüremberg, et leurs pères étaient de riches marchands. Arrivés à Lorch, ils entendirent parler de la vallée merveilleuse et furent bientôt déterminés à en tenter la visite. Ils eurent franchi en moins d'une demi-heure un chemin couvert de ronces et d'épines, dont on découvrait à peine les traces, et virent devant eux une énorme masse de rochers qui avait presque la figure d'un château; de grandes ouvertures, semblables aux croisées gothiques et demi-ovales d'un vieux dôme, achevaient l'illusion. A l'une de ces prétendues fenêtres parurent en un groupe trois têtes de femmes d'une beauté ravissante. Un pst! pst! bien prononcé fut le signal qui encouragea nos jeunes gens à s'approcher. Oh! oh! se dirent-ils, cela n'est pas si effrayant qu'on nous l'avait annoncé. Les belles filles s'ennuient sans doute, allons leur faire passer un moment de bon temps. Ils virent de côté une porte assez étroite. Nos trois compagnons d'y entrer et de ne pas craindre de traverser une longue allée qui les conduisit à un esca-

lier. Ils pénétrèrent vers un vaste et grand vestibule. Mais tout à coup ils se trouvent si enveloppés de ténèbres qu'ils ne voyaient pas la main en l'approchant de leurs yeux. A force de tâtonner, l'un d'eux rencontre une porte qu'il s'empresse d'ouvrir. La lumière de mille bougies les éblouit; c'était l'entrée d'une magnifique salle, dont les parois étaient couvertes de glaces depuis le plafond jusqu'à la terre. Et chaque trumeau n'était séparé de l'autre que par des girandoles qui portaient d'innombrables flambeaux. Soyez les bienvenus, s'écrièrent les trois jeunes filles en leur tendant les mains; mais voilà que nos compagnons se trouvent en un grand embarras. Au lieu des trois nymphes qu'ils avaient vues à la fenêtre, ne voilà-t-il pas que cent et cent jeunes beautés leur tendent également les bras et les invitent à répondre à un si charmant accueil : incertains à qui donner la préférence, ils ont la bouche béante : et toutes ces beautés, répétées de glace en glace, de redoubler d'empressement et de rire de leur mystification. Enfin s'ouvre une porte à glaces placée dans une niche, et il en sort un grand vieillard vêtu de noir, la barbe plus blanche que la neige. — Soyez les bienvenus, dit-il : vous venez sans doute épouser mes filles ? Je ne marchanderais pas, car je ne suis pas vendeur, et je leur donne à chacune mille livres pesant d'or.

Et les filles de rire avec plus de bruit, et nos compagnons de ne savoir que penser de tout cela. — Eh bien, que chacun prenne sa chacune, dit d'une voix de tonnerre le vieillard impérieux. Chacun d'eux s'avance en tremblant, présente la main à un des trois objets ravissants, et ne touche que l'informe superficie d'une glace inanimée. Le vieillard se prit à rire comme toutes ces belles empressées. — Que je vous y mette, dit-il aux compagnons, en dirigeant leurs mains vers les vrais objets de leurs soupirs. Ils tremblotent encore au fond du cœur. Mais bientôt le charme de leur beauté a dissipé toutes les

crainces; ils se sentent enflammés d'une ardeur funeste pour les filles du vieillard, qui leur permet, leur ordonne d'embrasser leurs épouses, et ce baiser corrupteur étourdit encore plus leur cœur, enivre tous leurs sens. Mais avant votre parfaite union, leur dit le vieillard, je n'exige qu'une seule preuve de votre tendresse. Mes filles ont perdu leurs oiseaux favoris; c'est un étourneau, un corbeau, et une pie. Ils sont sûrement là-bas dans le bois, et très-faciles à reconnaître. L'étourneau propose des énigmes, le corbeau croasse sa chanson, la pie jase l'histoire de sa grand'mère, aussitôt qu'on les fait parler. Allez, braves prétendants, et nous rapportez ces bons amis emplumés, qui sont dociles et se laissent facilement saisir.

Les trois compagnons vont obéir aux ordres du vieillard. Ils trouvent les trois oiseaux perchés sur les branches à demi desséchées d'un chêne.

—Étourneau, dit l'un, propose-moi ton énigme. L'étourneau lui vole sur l'épaule et dit :

Quelle chose imprimée sur ton ignoble face
Ne peut pourtant se voir dans la meilleure glace ?

—Corbeau ! corbeau ! la petite chanson, dit le second, et le corbeau de chanter d'un ton d'enroué :

Sur un cheval du pays de Cocagne
Trois franciscains visitent la campagne ;
Forcé ortolans volent de toute part
Bien potelés et rôtis avec art ;
Mais aucun d'eux ne franchit les gosiers
Par trop étroits de ces bons cordeliers.

Mourants de faim, les bons pères s'en vont
En leur pays, n'épargnant les jurons.
Ils se disaient : le pays de Liesse
N'a par ma foi pas l'ombre de justesse.
Ils sont trop gros, ces friands ortolans,
Ou trop petit le gosier de leurs gens.

Le corbeau n'eut pas plus tôt fini sa chanson qu'il s'élança de l'arbre et vint se percher sur l'épaule du second compagnon.

—Margot ! Margot ! raconte-moi l'histoire de ta grand-mère, dit le troisième. La pie se rengorge et se met à conter :

Ma grand-mère était une pie qui pondait des œufs, d'où sortaient des pies,
Et si elle n'était pas morte, elle serait encore en vie.

Elle parle encore qu'elle bat des ailes et va se jucher sur l'épaule du troisième compagnon.

Quelle joie pour nos jeunes marchands d'avoir mis si heureusement fin à leur tentative amoureuse ! Ils courent à toutes jambes au château qu'ils atteignent avant la nuit.

Mais, ô surprise ! ce n'était plus ce salon magnifique tapissé de glaces, resplendissant de lumière, ce n'étaient plus ces filles enchanteresses dont l'heureuse possession devait couronner leur heureuse aventure. Les vieux murs grisailés, les piliers massifs de l'énorme voûte sont d'une horrible nudité. Trois tables étaient couvertes, chacune dans une niche, et richement fournies de vins, de mets de toutes espèces. Trois vieilles femmes tout édentées viennent au-devant et leur présentent en forme de salut leurs mains hâves et desséchées. Et les voilà à nasillonner, à gazouiller, à marmotter entre les dents, et l'étourneau de les accompagner de son énigme, le corbeau de son vaudeville, la pie de son conte de ma vieille grand-mère. C'était une jaserie, une piaillerie, un gazouillement, un bavardage que personne ne s'entendait. Chaque vieille, saisissant la main d'un des époux, le conduit à une des tables, l'entretenant de l'âge d'or qu'on allait passer au château. Les oiseaux pipaient, croassaient, jasaient, volaient d'épaule en épaule, et ne faisaient pas

la partie la moins bruyante de ce sabbatique tintamarre, il s'en fallait de beaucoup que nos compagnons fussent tentés de satisfaire le besoin de la soif, encore moins celui de la faim. Cependant il fallut déceimment prendre un doigt d'un vin exquis; le verre vidé, ils tombèrent dans un sommeil léthargique.

Lorsqu'ils se réveillèrent le soleil était dans son midi. Ils se trouvèrent couchés dans d'épaisses broussailles au pied d'une roche sillonnée par des ouragans; les jambes si pesantes qu'ils eurent peine à gagner un terrain découvert. Honteux, écumants de rage, ils reprennent le chemin du vallon; mais le maudit pst! pst! se faisait entendre de tous les coins, de la cime touffue de tous les arbres; il leur semblait voir percer à travers toutes les branches la tête d'une de ces vieilles guenons. Les trois oiseaux, perchés sur un vieil orme à la lisière du bois, n'avaient eu garde de ne pas les escorter au retour de cette glorieuse caravane. L'étourneau disait son énigme, le corbeau croassait sa chanson, la pie récitait son conte de ma vieille grand'mère.

Un des compagnons, plus éveillé que les autres et dont le grand air ranimait le courage, demanda à un paysan que le hasard amenait: L'ami! que penses-tu que veuillent sérieusement ces maudits oiseaux?

— Je vous le dirai, mais ne vous fâchez pas. L'énigme signifie un pied de nez qu'on a reçu et dont personne ne s'aperçoit. Le corbeau vous avertit de prendre les oiseaux à la main au lieu de les attendre la bouche béante, et la pie fait un conte tel que vos arrière-neveux en feront peut-être un de vous.

Les trois compagnons s'entre-regardent un peu bêtement, et se promettent bien sincèrement de ne plus prêter l'oreille aux pst! pst! quand même ils sortiraient de la plus belle bouche du monde.

Retournons maintenant aux belles rives du Rhin.

Vis-à-vis de la ville de Lorch est une jolie petite tle, bien

cultivée, où l'on trouve une excellente auberge. Comme Lorch est une des anciennes villes du Rhingau, et qu'il réclame en outre l'honneur d'être l'endroit où la vigne qui produit le vin rouge du Rhin fut d'abord plantée, une courte description des différentes vignes qui bordent la rivière ne paraîtra peut-être pas dénuée d'intérêt.

LES VIGNES DU RHIN.

Avant de baigner les murs de cette ville, le Rhin coule dans une direction de l'est à l'ouest; les villes qui se trouvent sur la rive gauche sont donc continuellement exposées aux rayons du soleil. Les montagnes qui s'élèvent sur la rive droite du Rhin, étant exposées aux vents du nord et de l'ouest, sont peu propres à la culture de la vigne. Le Rhingau, ou Vallée du Rhin, se divise, par rapport à la qualité des vins, en département supérieur et en département inférieur, composés, le premier des villages situés sur les hauteurs, et le second de ceux qui bordent le fleuve. Les vignes qui couvrent les hauteurs produisent les vins les plus forts. Sur le penchant des collines on récolte ceux qui sont estimés les plus sains, et les terrains les plus bas produisent un vin qui demande à vieillir avant d'être potable.

Les vignes s'étendent ici comme en Suisse en amphithéâtres sur des rangées de terrasses superposées. Il est quelques endroits où l'on compte jusqu'à trente de ces terrasses élevées les unes au-dessus des autres. Chaque terrasse est soutenue par un mur en maçonnerie qui varie de 3 à 50 pieds de hauteur.

Pour en revenir à notre itinéraire, l'on passe devant les villages d'Ober et de Niederheimbach, derrière lesquels on voit les restes de l'ancien château de Sonnech, détruit en 1282 par l'empereur Rodolphe 1^{er}. Sur une hauteur dans l'intérieur du pays, on aperçoit les ruines de Heimburg. Les montagnes qui s'élèvent sur la droite sont couvertes

de vignes. Le Rhin prend bientôt une direction vers la droite, et l'on remarque le joli village de Dreyeckshausen, ou *Trechllingshausen*. On suppose que ce nom est une corruption de *Trajani Castrum* ou *Fort de Trajan*. Audessus du village, qui aujourd'hui fait partie du territoire prussien, l'on voit les ruines du château de Falkenberg. A une plus grande distance du Rhin, on découvre les ruines pittoresques du château de

RHEINSTEIN (G.), *Reichenstein*, ou *Königsstein*, qui couronnent un rocher escarpé, et dont l'abord paraît inaccessible, semblable à la plupart des châteaux que l'on trouve sur les bords du Rhin. Il fut bâti dans la vue de faciliter à ses seigneurs, *les chevaliers voleurs*, les contributions forcées qu'ils levaient sur les voyageurs. Le système de rapine et de maraude adopté par ces *chevaliers* continua jusqu'à la formation de la *lique anséatique*, vers la fin du treizième siècle, à laquelle époque le château fut pris et brûlé, et son propriétaire pendu par les ordres de l'empereur Rudolf.

Le prince Frédéric de Prusse, neveu du feu roi Frédéric-Guillaume III, a fait l'acquisition de cette ruine, et de 1825 à 1829 a fait rétablir le château dans son ancienne forme. L'intérieur en est orné avec autant de goût que d'élégance, et enrichi de peintures sur verre. L'intendant du château est toujours disposé à faire voir le tout aux étrangers. Un peu plus dans le fond, sur deux points saillants, s'élèvent les ruines des tours gothiques de *Reichenstein* et de *Alt-Rhein-Stein*, château dont les seigneurs se livraient aussi au brigandage, et qui furent détruits par l'empereur Rodolphe de Habsbourg.

Nous arrivons maintenant aux ruines solitaires de l'église de St-Clément sur la gauche, et à la droite au village de Assmannshausen, célèbre par ses vins rouges, produit en partie des vignobles de *Hellenberg*, mais principalement de ceux du Steinberg.

Un petit sentier étroit conduit du village jusqu'au hameau d'Aulhausen, situé sur la lisière de la forêt de *Niederwald*, qui s'étend jusqu'à Rüdeshheim, et où s'élève, dans une situation romantique, le couvent de capucins, appelé *Noth Gottes*. Les personnes dévotes se rendaient autrefois en pèlerinage à ce couvent, qui renferme un crucifix miraculeux. A l'extrémité de la forêt on remarque un château de chasse et un temple dominant une vue charmante, et sur une hauteur voisine s'élève une tour appelée la Rossel, d'où l'on découvre un paysage qui ne laisse rien à désirer. En poursuivant sa route, on voit les ruines du château de Bausberg, ou Pfalzberg, que l'on appelle aussi *Votsberg*.

Le cours du Rhin se resserre bientôt en passant par un défilé formé de rochers grisâtres et escarpés, qui semblent vouloir lui disputer le passage; les eaux du fleuve, grossissant en cet endroit, rendent le trajet, au travers du *Strudel*, ou tournant, très-difficile; ce qui donne plus de loisir au voyageur pour contempler toutes les beautés de la contrée d'alentour. A droite on aperçoit, dans une situation pittoresque, les ruines du château d'Ehrenfels, et plus loin, à gauche, les restes d'un couvent se font remarquer au milieu des rochers. Ce couvent fut fondé par la dame Hildegard de Sponheim, en 1148, et jouissait d'une grande célébrité comme étant le lieu où elle avait écrit ses prophéties. C'est aussi dans ce couvent que Barthélemi de Holzhausen composa, plus récemment, ses visions. Parmi les révélations mystiques dont ce prétendu interprète des Écritures saintes inonda l'Allemagne, on se rappelle sa prédiction de la chute des Stuarts. Charles II, étant à Bingen, après sa fuite d'Angleterre, consulta cet astrologue religieux; Holzhausen prédit au monarque exilé qu'il remonterait sur le trône de ses ancêtres; mais il ajouta ces paroles prophétiques: « *Cave ne catholicam romanam religionem restaures.* » On voit encore la fontaine que Hildegard creusa, dit-on,

de ses propres mains. Au pied du Rupertsberg, et dans le Rhin, on remarque le Binger Loch, ou Trou de Bingen, ou plutôt l'*Ouverture* de Bingen, comme on devrait l'appeler, car la navigation du fleuve, autrefois difficile et dangereuse dans ce passage, tant pour les trains de bois que pour les bateaux, fut débarrassée aux frais de quelques marchands de Francfort, qui firent sauter les rocs qui traversaient le lit de la rivière. Le Mœsethurm, appelé à tort la tour *des souris*, s'élève à environ 150 toises de cet endroit. Cette tour, située au milieu de la rivière, fut érigée, selon la tradition, dans le x^e siècle par Hatto II, archevêque de Mayence, qui s'y réfugia pour se mettre à l'abri des souris qui infestaient son palais en quantités innombrables; ce fléau fut considéré comme un châtiment du ciel en punition de son avarice et de son endurcissement. Mais ce prélat fut poursuivi jusque dans cette retraite par ses ennemis *petits*, mais redoutables, qui s'acharnèrent tellement sur lui qu'ils finirent par le dévorer. La *singularité de cette mort* a porté M. Southey à en perpétuer la tradition dans une ballade fort intéressante. L'anachronisme que contient cette histoire suffit pour réfuter l'assertion que la tour fut bâtie par Hatto; cet archevêque mourut en 970, et l'édifice en question ne fut commencé qu'au treizième siècle, époque à laquelle les archevêques de Mayence levaient un droit de péage sur les vaisseaux qui naviguaient sur cette partie du Rhin. Le fait est que cette tour servait à la fois de péage et de fanal, et ayant été armée plus tard de canons, appelés *muserie*, elle fut nommée *Musenthurm*, dont on a fait, par corruption *Mœsethurm*.

Le voyageur arrive bientôt à l'ancienne ville de BINGEN (G.). *Hôtels* : du Cheval-Blanc tenu par J. Soherr; cet hôtel, fort bien tenu, ayant vue sur le Rhin, est situé dans la plus belle partie de la ville, vis-à-vis de l'embarcadère des bateaux à vapeur; il possède

un jardin, des bains, remises et écuries. — Son propriétaire récolte les vins renommés dits de *Scharlagberg*. — de la Poste ; — d'Angleterre ; — Victoria, nouvellement construit et bien situé.

Cette ville est située sur le Rhin, non loin de l'embouchure de la rivière de Nahe, et au pied d'une haute montagne pyramidale, dont la cime est couronnée des ruines de l'antique château de Kloop. Cet édifice s'élevait sur le site d'un *castrum* romain, que l'on croit avoir été bâti par Drusus, et qui avait été jugé imprenable jusqu'à sa reddition aux Français pendant la guerre de trente ans. La tour, qui est encore debout, domine un pays riche et romantique. Un beau pont, bâti sur la rivière de Nahe, porte le nom de *Pont de Drusus*, et, malgré de fréquentes réparations, il atteste assez son origine romaine par les arches et les piliers qui le soutiennent.

On voit dans l'ancienne église collégiale la tombe de Barthélemi de Holzhausen, qui mourut en 1658, et des fonts baptismaux très-remarquables. Un des ponts de la ville date du temps des Carlovingiens.

Commerce. — Les habitants font un commerce considérable en vins, eaux-de-vie, vinaigre, grains, graines de trèfle, huile de navet, sel et potasse. Le port de Bingen est l'un des plus considérables entre Mayence et Cologne. Parmi les vins que l'on récolte dans les environs, le *Scharlachwein*, produit de vignes situées sur les bords pierreux de la Nahe, est le meilleur et le plus estimé.

Bingen, qui fait partie du duché de Hesse-Darmstadt, contient environ 5,000 habitants, et marque la limite de la contrée délicieuse du Rhingau. C'est ici que commence la chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'au Siebengebirge.

Les points qui offrent de l'intérêt au voyageur et qu'on peut visiter de Bingen, sont : les montagnes *Ro-*

chusberg, Rupertsberg et Elisenhœhe. De leur sommet on jouit d'un tableau magnifique.

Avant de quitter Bingen, nous recommandons au voyageur le joli jardin anglais nommé *Taubenhutte* (Colombier) qui sert de promenade, et d'où des sentiers agréables serpentent vers la *chapelle de St-Roch* qu'il faut visiter.

Bateaux à vapeur pour Coblenz, plusieurs fois par jour. — *Diligences*, tous les jours pour Mayence, Coblenz et Kreuznach.

VALLÉE DE LA NAHE.

De Bingen à Kreuznach. (18 milles allemands, 56 lieues de France, 86 milles $3/4$ anglais.)

Le chemin est macadamisé jusqu'à Sobernheim. La diligence part tous les jours pour Kreuznach, et retourne le soir à Bingen. — Une seconde diligence va plusieurs fois la semaine jusqu'à Saarbruck.

Ce vallon intéressant attire à juste titre l'attention du voyageur. Les rives pittoresques de la rivière promettent à l'ami de la nature tous les plaisirs imaginables, à l'historien et à l'amateur d'antiquités une plus riche récolte.

Passant entre les deux montagnes Scharlachberg et Rupertsberg, qui ressemblent à deux piliers gigantesques, la rivière de la *Nahe* court se jeter dans le Rhin, après avoir, dans un cours de vingt lieues, arrosé le territoire de cinq différents princes : Oldenbourg, Hesse-Hombourg, la Prusse, la Bavière et Hesse-Darmstadt. Là et là on trouve encore les restes de colonies romaines, qui autrefois s'étendaient sur ses bords fertiles. Sur la rive droite s'élèvent le mont *Scharlachberg*, si célèbre par le vin délicieux qu'on y récolte, ensuite les villages de *Budesheim, Dromersheim, Dietersheim, Sponsheim* et *Grolsheim*. Sur la rive gauche, auprès de *Truzbingen*,

tour en ruines, *Münster*, avec une église et tour gothiques, et de jolies peintures sur verre.

A quelques pas de Münster est *Sarsheim* qui existait déjà au XIII^e siècle.

Viennent ensuite les villages *Laubenheim*, *Rümmelsheim*, le château de *Layen*, *Genzingen* et *Langenlonsheim*, qui apparaît au VIII^e siècle sous le nom de *Longisheim*, *Bretzenheim*. A la principauté de Bretzenheim appartenait dans les environs de Kreuznach *Winzenheim*, *Planig*, *Bosenheim*, *Pfaffenschwabenheim* et *Badenheim* avec une jolie église.

Il y a une lieue de Bretzenheim à

KREUZNACH. *Hôtels* : de la Maison-Allemande; — du Palatinat; — de l'Aigle; — de la Cour-de-Berlin; jolie ville de 9,000 habitants, ancien chef-lieu du comté Sponheim, et sous le gouvernement français, siège d'un canton du département de Rhin-et-Moselle. Les ruines d'un castel, entre Planig et Kreuznach, et les tombeaux, urnes, médailles que l'on trouve auprès de la ville, ne permettent pas de douter de l'existence d'établissements romains en cet endroit. Il est seulement fâcheux que ces antiquités ne soient pas réunies à Kreuznach en une seule collection; la plupart de ces médailles, en partie fort rares, sont en la possession d'un particulier. On peut aisément reconnaître les fondements d'un castel romain, nommé *Heidenmauer*, et des deux cours; le tout forme un carré oblong de 7 arpents. La forteresse fut détruite en 893 par les Normands. Une commune (*villa*) s'éleva de bonne heure autour du palais, et l'empereur Charles le Gros, ainsi que Otto II, la nomment dans les documents de 881 et 974, la *villa indominicata Crucenacha* et *Krucinaha*. L'empereur Henri IV donna en 1063 ses domaines de cette contrée à l'évêché de Spire, qui les vendit en 1241 pour 1100 marcs d'argent au comte Henri de *Sayn*. En 1185 le village de Kreuznach fut brûlé en partie; en 1247 les bourgeois secoururent leur

seigneur *Jean de Sponheim*, dans la guerre contre l'archevêque de Mayence; en 1554 Kreuznach fut assiégée inutilement, et les environs ravagés; en 1549 une peste effroyable enleva plus de 1600 personnes; un soulèvement des bourgeois fut apaisé en 1565, et le comte fit décapiter publiquement quatre chefs de cette conspiration; en 1452 plusieurs juifs furent brûlés pour avoir mis à mort des enfants; en 1502 la peste dévasta de nouveau la contrée, et en 1504 le landgrave *Guillaume de Hesse* pilla et incendia tout le pays ouvert, sans oser cependant attaquer la ville.

Elle comptait avant la guerre de 50 ans plus de 1800 familles; le palais des ducs fut brûlé en 1689; en 1620 elle fut prise par les Impériaux, en 1651 par les Suédois, en 1688 par les Français, et dévastée en 1725 et 1784 par des inondations; en 1795 elle eut à supporter toutes les horreurs de la guerre.

De *sept couvents* qui y existaient anciennement, il n'en restait plus que deux lorsque la révolution française éclata: les Carmes fondés en 1280 et les Franciscains en 1484. M. Pitthan, propriétaire actuel du couvent des Nonnes Saint-Pierre, l'a fait augmenter de nouvelles constructions qui contiennent une rangée de logements commodes et de bains élégants.

Kreuznach a dans son intérieur un aspect d'antiquité; ses rues sont presque toutes étroites, tortueuses, et elle a peu de places publiques. Il s'y fait un commerce assez considérable et on y trouve plusieurs fabriques.

Sur la rive gauche s'élève le *Kauzenberg*, château fort, dont il n'existe plus que quelques ruines. Il a sans doute été construit au XIII^e siècle, et son propriétaire, défunt *de Recum*, l'a fait environner de vignes et y a fait établir un joli parc.

Les habitants vont souvent visiter *Winzenheim*, *Gutenber*g avec les ruines d'un vieux château, à une lieue de la ville, *Wallhausen* et *Dalberg*, autres châteaux;

l'abbaye et le castel de *Sponheim*; *W'einsheim* (Wigmundisheim, Wemundasheim) au VIII^e siècle, gros village avec une belle église. Autre excursion : le riant vallon de *Stromberg*; *Windesheim*, grand et beau village à deux lieues de Kreuznach; *Schweppenhausen* avec une grande papeterie; *Stromberg*, petite ville, avec les ruines d'un château; et sur une montagne escarpée, un autre château en ruines avec le monument du lieutenant Gauvin.

A une demi-lieue de Kreuznach sont les salines, dont le produit annuel est de 16 à 17,000 setiers.

Plus loin on admire les énormes rochers du *Rheingrafenstein* et les ruines de l'ancienne forteresse *Ebernburg*.

Nous recommandons aux voyageurs qui voudraient s'arrêter quelque temps dans cette contrée, pour leur plaisir ou pour faire usage des bains, l'excellent ouvrage du docteur Engelmann : *Kreuznach*, ses sources minérales et leur mode d'administration, principalement à l'usage des personnes qui prennent les eaux, par le Docteur *C. Engelmann*, médecin praticien à Kreuznach. Traduit du manuscrit allemand par *Fr. Nusbaum*, docteur en philologie, orné de trois gravures sur acier et d'une carte des environs de Kreuznach; br. 5 fl. ou 2 thl.

Il est également traduit en anglais.

Le vallon d'*Alsenz*, avec le château *Ebernburg* d'où la vue s'étend au loin, est riche en beautés de la nature et en points intéressants; les ruines de la forteresse *Altenbaumberg*, à un quart de lieue de l'embouchure de la rivière, méritent surtout la visite du voyageur. Les crêtes des rochers qui enferment cet étroit vallon, sont couvertes de forêts, et au-dessus du petit village du même nom, adossé au pied de la haute montagne, planent majestueusement les belles ruines du château. Un sentier assez pénible à suivre conduit jusqu'en haut, et on peut encore facilement reconnaître ses anciennes dispositions.

Vis-à-vis s'élèvent les ruines de *Treuenfels*, autre château plus petit, à l'égard duquel aucun renseignement n'est parvenu jusqu'à nous. Le chemin passe ensuite au village *Hochstetten*, et après avoir traversé l'Alsenz, on arrive à *Obermoschel*, chef-lieu du canton, et où il y a une belle église protestante. Auprès de là est

Landsberg, avec les ruines d'un château, autrefois résidence d'une ligne collatérale du Palatinat de Deux-Ponts. Les mines de vif-argent autrefois si fécondes furent dans les derniers temps négligées, parce qu'elles rendaient trop peu; mais depuis quelques années, une compagnie anglaise les a reprises. Les travaux exécutés maintenant d'une autre façon rendent au delà de 20,000 livres. Les mineurs ont en général l'air maladif et pâle, et ils atteignent rarement un âge avancé. A une lieue de *Landsberg*, au bord de l'Alsenz, est situé le bourg de

Alsenz, de 1400 habitants. Hôtel, chez Müller. A *Mannweiler*, une lieue plus loin, on voit les ruines de la forteresse de la souche autrefois importante des chevaliers de *Randeck*. Pour retourner à *Kreuznach*, il faut suivre les bords de l'Alsenz.

Au-dessus de *Ebernburg*, sur la rive gauche de la Nahe, s'élève l'ancien village de *Norheim*; en 767 les légendes de *Lorsch* font déjà mention de la culture de la vigne à *Naraheim*. Un chemin à travers les montagnes conduit par *Dreisen* et *Huffelsheim* à *Kreuznach*. Vis-à-vis de *Norheim* s'élève le *Lemberg*, la plus haute montagne de la contrée, après le *Donnersberg*. A sa base se trouve une grande carrière de grès, et la pierre de la montagne consiste en une espèce de porphyre, en argile rougeâtre dur, en spath et mica; elle renferme dans son sein des mines de charbon de terre et de vif-argent, exploitées déjà au xve siècle. A peu de distance est *Oberhausen*, avec les ruines remarquables d'une église construite en style gothique.

Un sentier étroit sur la rive gauche conduit à *Nieder-*

hausen et Bæckelheim. Les mines de cuivre situées dans ce district ont dû être abandonnées par suite de manque de bois. Plus loin, à 2 fortes lieues de Kreuznach, sur une montagne proche de la Nahe, sont les ruines du château *Bæckelheim*. Le village qui se trouve sur la montagne s'appelle *Bæckelheim le Château*, celui situé au pied, *Bæckelheim le Vallon*, pour les distinguer du gros bourg *Bæckelheim dans la forêt*, par lequel passe la grande route de Kreuznach à Sobernheim. Il est fait mention de cet endroit en 824. Au moyen âge, il était entouré de remparts et de fossés, et son église date aussi des temps reculés. *Hôtel* : chez Kilz ; — de la Maison Allemande, etc.

Nous retournons maintenant par *Oberstrel* sur la route de Meisenheim, au vallon de la Nahe. Un peu plus haut le Glan qui prend sa source à Hechen, auprès du lac Scheidenbourg, et sépare dans son cours le territoire de Hesse-Hombourg du palatinat de Bavière, se jette dans la Nahe. Sur sa rive droite s'étend le bourg *Obernheim*.

Sur la rive gauche du Glan, un peu au-dessous de *Obernheim* et sur une montagne escarpée, s'élevait le couvent autrefois célèbre de *Disibodenberg*. A l'ouest du pied de la montagne est le village *Staudernheim*. Un pont de pierre traverse la Nahe en cet endroit.

Sobernheim. Hôtels : chez Adam ; — de la Poste. — Cette petite ville de 500 maisons et 2500 habitants est à 5 lieues de Kreuznach. Elle est peu éloignée de la rivière de la Nahe, sur laquelle, avec l'aide d'une indulgence que le Pape Martin V leur octroya pour deux ans, les habitants construisirent en 1426 un pont à six arches ; mais depuis ce temps la Nahe ayant changé son lit, le pont est depuis longtemps à sec à côté de la rivière. La ville est citée au x^{me} siècle. En 1524 l'empereur Louis lui accorda les libertés de Francfort, droits de ville ; de justice, et le privilège d'avoir un marché. Au xvi^{me} siècle quantité de familles nobles y résidaient encore, elles avaient leur salle particulière des chevaliers, et partici-

paient à l'administration municipale. L'ordre des chevaliers de St-Jean y avait une commanderie et une chapelle. L'ancienne église gothique est en commun aux deux religions, et beaucoup de nobles recherchaient autrefois sa riche prébende. L'ancien hôtel de ville date sans doute du *xiv^{me}* siècle. Les villages de *Meddersheim* et *Merxheim*, riches en vignobles, sont situés sur la rive gauche; ils appartenaient jadis à la chevalerie de l'empire et maintenant au duché de Hesse-Hombourg. On voit encore dans le dernier un superbe bâtiment à la famille de Hunoldstein, arrangé maintenant pour l'église catholique. *Hôtellerie* chez Schnauber.

Un chemin sur la rive gauche conduit en une heure à la petite ville de *Monzingen*, renommée par son vin excellent qu'on récolte dans les environs. C'est un des plus anciens endroits de la contrée. En 778 le couvent de Lorsch reçut en cadeau plusieurs vignobles de cet endroit, et d'autres couvents surent aussi devenir propriétaires de fermes et de vignes qui y étaient situées. L'archevêque Willigis de Mayence a, dit-on, fait construire l'ancienne église paroissiale, qui appartient maintenant aux deux confessions.

La grand'route entièrement terminée laisse à côté le village de *Weiler* qui produit aussi un des meilleurs vins de la Nahe, et conduit au pied de la montagne à

Martinstein. Ce petit village s'étend sur un espace étroit, entre la Nahe et la pente de la montagne, du haut de laquelle les ruines grisâtres d'un château semblent jeter leurs regards. *Hôtel* chez Seibel.

Les montagnes se rapprochent du fleuve, et conduisent le voyageur à l'un des paysages les plus ravissants de tout le vallon de la Nahe. Là où du milieu de crevasses étroites le Simmerbach se précipite dans la Nahe, le vallon commence à s'élargir, et dans le fond apparaît *St-Johannisberg*; une église gothique, et quelques habitations sur une montagne escarpée; en bas, aux deux côtés de la

Nahe, est le village *Hochstätten*; au bord du Simmerbach on entend le bruit des forges, et à droite, au pied de coteaux bien cultivés, s'étend *Simmern unter Dhaun*. De l'autre côté, le dos de la montagne supporte les ruines pittoresques du château de *Dhaun*.

Dans le village de *Dhaun* qui s'étend sur le penchant de la montagne et autour des ruines, il y a un bon *hôtel* chez Eppelsheimer, propriétaire actuel du château. Le village *Simmern unter Dhaun* apparaît déjà du temps des Carolingiens comme appartenant au Nahegau; les Wildgraves de Dhaun le tenaient en fief de l'abbaye de St-Maximilien à Trèves. En remontant le vallon de la Simmer, on voit sur une haute colline les ruines du fort de *Heinzenberg*, anciennement résidence d'une famille noble, qui florissait au commencement du XIII^e siècle et s'éteignit vers la fin du siècle suivant.

A 1 lieue de l'embouchure de la Simmer, se trouve la jolie petite ville de

Kirn, 1800 habitants et 200 maisons, l'endroit prussien le plus important du district de Coblenz, du côté du pays d'Oldenbourg et Hesse-Hombourg, avec les ruines de l'ancien château de *Kirbourg*, sur une haute montagne plantée de vignes. Kirn fut jusqu'à l'époque de la révolution la résidence de la ligne des comtes de *Salm-Kirbourg*.

La vieille église est commune aux deux confessions; un ancien couvent, bâtiment massif et grand, a été disposé pour une école. Dans le voisinage on trouve des mines de cuivre et de charbon de terre, qui fournissent un alun fin, c'est pourquoi il y en avait autrefois une fabrique. *Hôtels*: de la Poste; — du Cygne.

De Kirn à *Oberstein*. *Hôtels*: de l'Arbre-Vert; de la Poste. — Cette ville est célèbre par ses fabriques d'agate qui sont curieuses à visiter, il y a 3 lieues. Le chemin conduit à travers un vallon étroit enfermé de rochers et sillonné par la Nahe. On passe d'abord par les villages Fischbach,

Weyerbach, Kirn-Weyerbach, Nahnollenbach, et on arrive à *Oberstein*, situé sur la rive gauche de la Nahe et au pied des rochers qui entourent le vallon. Au milieu presque de la pente d'un rocher, et dans une cavité à laquelle on arrive par un escalier verticalement placé au-dessus de l'endroit même, se trouve l'église protestante, autrefois château de Loeh. Elle est éclairée par deux grandes fenêtres percées sur le côté et ornées de peintures sur verre. Le rocher forme le dos et le toit qui supporte en outre une tour à clocher, et dans l'église jaillit une source. La cime était couronnée du vieux château d'*Oberstein*, dont il ne reste plus que les débris d'une tour; sur la cime d'un autre rocher, séparé par une excavation, s'élève le nouveau château, habité encore en ce moment; derrière lui le rocher s'avance encore plus dans les airs, et le dos en est couvert d'une forêt épaisse. Le minéralogiste parcourra ces vallons avec le plus grand intérêt, et l'amateur des scènes romantiques de la nature y peut trouver de grandes jouissances. Oberstein fait partie de la principauté de Birkenfeld.

En avançant davantage, le vallon de la Nahe perd de l'intérêt qu'il inspire, la contrée de plus en plus sauvage voit peu à peu disparaître tous ses charmes, la Nahe elle-même n'est plus qu'un ruisseau, grossi parfois par les orages et aucun sentier battu ne conduit jusqu'à ses rives. A Oberstein la grande route passe par *Idar*, gravit une montagne escarpée et conduit par plusieurs petits endroits et une contrée assez déserte, en quatre heures, à Birkenfeld, capitale des possessions du grand-duc d'Oldenbourg, avec 1,800 habitants, embellie par un joli château. Les ruines de l'ancien château Birkenfeld couronnent la cime escarpée et nue d'une montagne voisine. *Hôtels* : de la Poste, et chez la veuve Médicus.

Une route bâtie nouvellement conduit d'ici par les montagnes de Hochwald, Otzenhausen et Hermeskeil à *Trèves*, où trois fois la semaine (les lundis, mercredis et

samedis) une diligence correspondant avec celle de Kreuznach et Saarbrücken transporte les voyageurs. Une autre correspondance existe entre Birkenfeld et Saarlouis par Tholey dont l'abbaye fut, dit-on, fondée au VI^{me} siècle par Wendelin. Cette voiture part deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. C'est dans le voisinage auprès du village Selbach et près de la Blies que la Nahe prend sa source. Le bourg Tholey, qui s'étend au pied du mont Selhaumberg, dont la hauteur est de 1800 pieds, et dont la cime, couronnée des ruines d'un vieux château, offre une vue magnifique, est maintenant chef-lieu de canton du district de Trèves. La forêt voisine de Varus recèle beaucoup d'antiquités romaines.

La grand'route de Birkenfeld à Saarbrücken passe par Nohfelden, bailliage oldenbourgeois, avec les ruines d'un château construit en 1286, et traverse encore la Nahe sur un pont de pierre. Ensuite on arrive par Wolfersweiler et quelques petits endroits prussiens à

St-Wendel, 2500 habitants, autrefois capitale de la principauté de Lichtenberg, passée au duc de Saxe-Cobourg, et depuis sa renonciation, en 1854, à la Prusse. Elle est située dans le vallon de la Blies, entourée d'une jolie contrée, et on y voit une belle église gothique. On a dans la maison commune une grande quantité d'antiquités romaines fort intéressantes, rassemblées par les soins d'un comité. Elles ont été trouvées dans le district de St-Wendel et Ottweiler. *Hôtels* : chez la veuve Jochem, chez M. Tholey. D'ici la route conduit en deux heures à la ville d'*Ottweiler*, 5000 habitants, ensuite à *Neuenkirchen*, où l'on doit visiter les immenses forges de Stuum, à *Frédéricsthal* avec ses verreries, à *Sulzbach* avec ses fabriques de sel ammoniac et de bleu de Berlin, à *Dudweiler* avec ses mines de charbon et la montagne qui brûle, et enfin à *Saarbrücken*.

Le voyageur qui a suivi en remontant le cours de la Nahe, et qui veut continuer sa route vers Trèves, pour

revenir par le beau vallon de la Moselle, vers le Rhin, arrive par les hauteurs sauvages du *Hochwald* à *Hermeskeil*, et jusqu'à ce qu'il redescende dans les riches vallées de la Moselle, il ne trouve que fort peu de scènes qui puissent lui offrir quelque intérêt.

DE BINGEN A LA FORÊT DE NIEDERWALD.

C'est une excursion que doit entreprendre tout voyageur ami des beautés de la nature. On peut la faire en trois ou quatre heures; mais on fera bien d'y consacrer une matinée tout entière.

N. B. Voir à la suite de l'article Wiesbade l'article qui a pour titre le *Rhingau*.

On peut, de Bingen, former divers plans de voyage :

1^o Par Ingelhem jusqu'à Mayence, 7 lieues de France;
2^o Visiter les eaux et bains de Nassau, et en passant voir Rüdeshcim;

3^o S'arrêter à Rüdeshcim, et de là voir le Niederwald, ou le Johannisberg; s'arrêter à Hattenheim et de là aller voir le vieux couvent d'Eberbach.

XIII. DE BINGEN A MAYENCE,

5 lieues $5/4$ par eau.

RIVE GAUCHE.

- 1 Rochusberg (mont).
- Rochus Capelle.
- 5 Kemptem (vill.).
- 5 Gaulsheim (id.).
- 9 Carthäuser (prairies).
- 11 Lahesa (prairies).
- 15 Greifenklau (prairies).

RIVE DROITE.

- 2 Brömserburg.
- RÜDESHEIM.
- 4 Anc. couv. d'Eibingen.
- Eibingen (arsenal).
- 5 Anc. cloit. Noth Gottes.
- 6 Le Rothenberg (mont).
- Geisenheim (bourg).

13.